

## PHILIPPE SOLLERS A EXPÉRIMENTÉ TOUTE SA VIE

par Jean-Pierre Léonardini

*De la recherche abstraite dans le champ de l'écriture jusqu'au retour figuratif dans la verve du récit, ce maître écrivain infiniment libre, qui a épousé alternativement plusieurs causes, ne doit pas cesser d'être lu et relu.*

**O**n a du mal à croire que c'est à 86 ans que Sollers est mort. On le revoit toujours jeune, insolent, sarcastique, encore gravement penché sur sa machine à écrire portative, dans sa maison de l'île de Ré survolée par les mouettes, ou dans ce bureau exigu de directeur de collection, chez Gallimard. Il n'y a qu'un an, il publiait *Graal*. « *Tout est maintenant immédiat, y écrivait-il au début, le temps ne coule plus, et le plus stupéfiant est que personne ne semble s'en rendre compte* ».

C'est que ce temps n'était plus le sien, qui eut à voir avec un moment intense de l'histoire des idées, dans lequel il prit part avec vigueur dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. On sait qu'en 1958 il fut élu par Aragon et Mauriac, à la sortie de son premier roman, *Une curieuse solitude*, écrit à 22 ans. On dirait que le reste de sa longue vie a consisté à déjouer ces bénédictions initiales, que d'autres auraient gravées sur leurs cartes de visite. Sollers, né coiffé, talentueux comme pas deux, ne s'est-il pas ingénié, dialecticien fiévreux, à cultiver la contradiction en permanence, quitte à se contredire lui-même, jusqu'au retournement, voire la palinodie ? Ce lui fut alternativement reproché à droite, à gauche, au centre.

Réfractaire d'instinct, il avait été viré par les Jésuites de Versailles pour « *Indiscipline chronique et lectures de livres surréalistes* ». Il simule la folie pour ne pas être incorporé lors de la guerre d'Algérie. Il passe trois mois en observation à l'hôpital militaire de Belfort. Il est réformé sur intervention de Malraux. À la fin des années soixante, il est proche du Parti communiste. Le 29 mai 1968, il participe à la grande manifestation de la CGT, aux côtés d'Aragon, Elsa Triolet, Jean-Luc Godard... En mars 1969, il est à la Semaine de la pensée marxiste, sur le thème « Les intellectuels, la culture et la révolution ». Il fait partie du comité national de soutien à la candidature de Jacques Duclos à l'élection présidentielle. En 1970, *Tel Quel* (revue qu'il a fondée en 1960) et l'organe communiste *La Nouvelle Critique* organisent, de concert, le Colloque de Cluny, qui ne débouche sur aucun accord quant aux différents aspects de la recherche en littérature et le mouvement socio-politique immédiat. J'y étais, avec mon camarade Charles Haroche, pour le compte de *l'Humanité*.

Et puis il y eut ce chemin de Damas qui s'ouvrit devant Sollers et d'autres, non des moindres, vers la Chine de Mao. En 1971, Marie-Antonietta Macchiocchi, journaliste à *L'Unità*, publie *De la Chine*. Le livre ne sera pas admis à la vente à la fête de *L'Huma*. En Chine, Sollers se rend en 1974, avec Julia Kristeva (épousée sept ans plus tôt), Roland Barthes, le philosophe François Wahl... Ce qui le fascine là-bas, me semble-t-il, est d'abord d'ordre esthétique : la calligraphie, l'élan de masses en effervescence, les vers sibyllins de Mao... Il était nourri de *La Pensée chinoise* (1934), l'indispensable ouvrage du sinologue Marcel Granet.

Le virage chinois de *Tel Quel* lors de la Révolution culturelle fut cause de scissions. Jean-Pierre Faye partit créer la revue *Change*. Jean Ricardou et Jean Thibaudeau claquèrent la porte. Sollers reconnut plus tard un emballement excessif. L'époque était politiquement très dure, mais en est-il de douces ? 1973 avait vu la parution de *L'Archipel du Goulag*, de Soljenitsyne. Bernard-Henri Lévy et André Glucksmann, « nouveaux philosophes », tenaient le haut du pavé. Il n'était facile pour personne d'avoir la conscience tranquille. Le monde d'alors ne dessinait-il pas le brouillon du monde actuel ?

Rebelle constant, Philippe Sollers a multiplié les causes à embrasser, jusqu'à donner quitus à la papauté, grâce à l'art de la Contre-Réforme : vengeance de Jésuites. Il a tout lu, tout digéré et métamorphosé par l'écriture, en une période historique où ce mot a dûment remplacé celui de littérature. *Tel Quel*, dont il fut l'actif chef de bande, a constitué le tambour battant d'une avant-garde dont on recueille encore les fruits dans la pensée, même si l'air du temps pue la réaction. Lorsqu'il a défini la France comme « moisie », quel tollé ! Artaud, Georges Bataille, Francis Ponge, Roland Barthes, Jacques Derrida, Michel Foucault, entre autres... , il a contribué à les faire entendre et nombreux furent ceux à qui il mit le pied à l'étrier.

Il a expérimenté sa vie durant, a lutté contre la métaphysique en prônant le matérialisme, tout en ayant la mystique de l'expression au plus haut prix. De l'écriture sérielle au récit hardiment troussé, chercheur inlassable expert en coulées verbales inextinguibles (*Lois, H, Paradis...*) il a su, quittant soudain le ciel des conceptions novatrices inspirées de Joyce et consorts, retrouver avec *Femmes*, en particulier, la verve pamphlétaire ancestrale. Il a chéri la langue dans tous ses états. Son œuvre de journaliste dans *Le Monde* a été considérable. Il a magnifié l'esprit musical du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Il faut lire Sollers de A à Z, sans oublier son lumineux visage de moine libertin.

**Jean-Pierre Léonardini**